

Vivre et lutter contre le sens du monde Partie 2

Camille Toffoli

Numéro 326, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toffoli, C. (2020). Vivre et lutter contre le sens du monde : partie 2. *Liberté*, (326), 7–8.

Vivre et lutter contre le sens du monde (2)

Camille Toffoli fait le point sur un enjeu féministe actuel dans des analyses aussi fines que perspicaces.

Je retrouve MP Boisvert dans les bureaux du Conseil québécois LGBT, dont elle est la directrice depuis plus de quatre ans. L'organisme, qui a pour mission de lutter pour une reconnaissance des diversités sexuelles et de genre, est installé dans une ancienne école du quartier Centre-Sud avec quelques autres groupes communautaires et une cafétéria populaire. MP m'explique que le bâtiment, qui a des airs un peu moins utopiques que l'école Gilford où se rencontraient Johanne et ses camarades dans les années 1980, a été délaissé par la Commission scolaire de Montréal après avoir été décrété trop désuet pour héberger des activités d'enseignement. « C'est quand même révélateur, quand on y pense, de constater que celles et ceux qui se consacrent à aider les communautés les plus précaires se trouvent relégués dans des lieux qu'on a jugés inadéquats », fait-elle remarquer.

Quand je la questionne sur son parcours, elle me répond en riant qu'elle est « un pur produit de la grève de 2012 ». Comme chez beaucoup de militantes de notre âge, sa participation au mouvement étudiant a marqué le début de son militantisme. Cette période d'engagement collectif a été pour elle une occasion de développer des discours plus radicaux et d'incarner, dans des implications et des pratiques concrètes, les valeurs d'égalité sociale qui l'animaient depuis toujours. Alors qu'elle assumait différents mandats au sein des associations étudiantes de son université, il lui est apparu rapidement que les enjeux féministes et LGBTQ* étaient ceux qui lui tenaient le plus à cœur, et qu'ils étaient trop souvent éludés, relégués au second plan, jugés comme non prioritaires par rapport à des luttes et à des revendications soi-disant moins spécifiques, qui concernent davantage « tout le monde ». Pendant son baccalauréat en littérature, elle connaît une véritable révélation lorsqu'elle suit un cours consacré aux théories féministes et du genre, qui marque un autre tournant dans son cheminement intellectuel. Sa posture critique se construit ainsi dans un dialogue entre les expériences militantes et les lectures théoriques, entre les manifestations, les instances politiques et la littérature.

Aujourd'hui, MP participe ponctuellement à des *pink blocs*, fréquente des *partys queer*, certains plus underground que d'autres, où sont prônées des pratiques sexuelles émancipatrices et une liberté d'orientation sexuelle et d'identité de genre. Ses opinions, ses pratiques, ses intérêts correspondent, pour la plupart, à la philosophie et à la culture du courant queer, dont l'émergence date des années 1990, mais qui connaît un intérêt grandissant depuis les dernières années. Cette mouvance se caractérise, entre autres, par une déconstruction de la division binaire des genres (masculin et féminin), mais aussi par une culture festive et *sex positive*. MP refuse toutefois de s'approprier cette étiquette. Devant mon étonnement, elle s'explique : « En français davantage

qu'en anglais, le mot *queer* ne renvoie pas seulement à une mouvance intellectuelle et culturelle, mais aussi à une certaine marginalité sociale, à une certaine précarité que je me verrais mal revendiquer alors que je profite de conditions matérielles confortables et d'une reconnaissance professionnelle. Je préfère me définir comme une personne bisexuelle alliée des luttes queer. » Ce sens de la nuance, cette conscience aiguisée de sa propre situation m'apparaissent louables, mais aussi représentatifs d'une tendance de plus en plus répandue à reconnaître nos privilèges et la manière dont ceux-ci informent nos comportements et favorisent, entre autres, notre sentiment de légitimité et notre aisance à nous exprimer publiquement. MP fait partie d'une génération de militantes qui ont développé leur vision du monde à l'aune du concept d'intersectionnalité, et qui appréhendent en ce sens la condition des femmes (et des personnes non conformes dans le genre) comme des juxtapositions complexes d'oppressions multiples – liées au racisme, au capacitisme (traitement défavorable des personnes vivant avec un handicap), aux disparités socioéconomiques, etc. – qui en défavorisent certaines au profit d'autres. On considère de plus en plus aisément, par exemple, qu'une femme blanche issue d'une famille d'universitaires n'aura pas nécessairement la même expérience du sexisme qu'une femme racisée ou qu'une autre ayant grandi dans un milieu précaire. Une telle grille d'analyse nous empêche de concevoir les rapports de pouvoir de manière univoque et nous incite à reconnaître nos propres angles morts, à relativiser notre propre position par rapport aux injustices que l'on décrit.

MP me raconte qu'elle fait souvent de l'autodérision en disant qu'elle s'est « institutionnalisée ». Le travail de représentation politique qu'elle accomplit dans le cadre de son emploi implique de rendre compte des réalités et des intérêts de

différentes communautés LGBTQ*, et ne lui permet pas de porter dans n'importe quel contexte les discours plus radicaux auxquels elle s'identifie personnellement. Pourtant cette « institutionnalisation » n'est pas, chez elle, le symptôme d'un cynisme ou d'une désillusion. Au contraire, son discours est particulièrement optimiste. Pas un optimisme naïf, mais issu de la conviction qu'on peut changer les choses, notamment en créant des espaces où les rapports de forces qui prévalent dans le reste du monde sont déconstruits. Elle me confie qu'elle rêve de fonder un jour un lieu de retraite à l'extérieur de la ville qui serait réservé aux personnes queers, une sorte de *safe space* qui permettrait à des gens qui se sentent constamment marginalisés de se ressourcer, d'agir et de s'exprimer sans craindre l'exclusion ou l'affrontement. Un endroit où, pendant quelques jours de vacances, il serait possible de s'habiller, de se coiffer, de se maquiller comme on le souhaite sans être dévisagé-e ou questionné-e sur son genre, où tout le monde pourrait choisir sans justification les pronoms par lesquels être désigné-e, et où ce choix serait respecté avec attention. Un lieu où les sexualités « non conventionnelles » ne seraient plus des tabous, mais bien l'objet de réflexions fécondes ; où on pourrait, par exemple, s'afficher comme non binaire ou comme pansexuel-le sans que cette posture soit jugée anormale.

Même si elle croit que les revendications des personnes LGBTQ* doivent rejoindre un public le plus large possible, même si elle travaille à faire entendre celles-ci dans différents milieux, elle croit aussi à l'importance de ces microcosmes où les normes conventionnelles sont suspendues, où il est possible de s'exprimer, d'être ensemble plus librement. Elle s'étonne d'entendre fréquemment des gens critiquer ce type d'initiatives en l'associant à une forme de sectarisme ou à un refus d'affronter des idées divergentes. « Beaucoup ont encore de la difficulté à reconnaître que le monde, dans son état actuel, n'est pas *fait* pour les queers. On ne conteste pas le fait que les personnes qui correspondent à certaines normes sociales, sexuelles, culturelles se sentent légitimes

d'évoluer dans l'espace public – cela va de soi. On ne remettra jamais en doute le fait que les personnes cisgenres, blanches, hétérosexuelles puissent circuler dans la rue ou entrer dans tous les commerces qu'elles veulent sans trop se questionner sur ce que leur apparence révèle de leur identité, sans craindre les regards insistants et les insultes, qu'elles se reconnaissent dans les représentations médiatiques. Mais à l'inverse, on admet mal que ces mêmes espaces puissent être hostiles pour d'autres, qui ressentent le besoin de prendre un répit de temps en temps. » Au fond, ces lieux de repos et de bienveillance que certaines communautés cherchent à s'offrir reflètent peut-être autant les aspirations de ces communautés qu'ils viennent révéler, par contraste, les écueils d'une société où des violences sont élevées au rang de banalités et s'inscrivent dans des dynamiques qui ne choquent même plus tellement elles sont devenues ordinaires.

À l'automne 2017, MP faisait paraître un roman intitulé *Au 5^e*, dans lequel elle explore, justement, cette question des espaces alternatifs. Ce récit relate quelques mois dans la vie quotidienne de cinq colocataires – des personnes trans et cisgenres, des bisexuel-les et des lesbiennes – qui partagent bien plus qu'un loyer et quelques pièces communes. Dès les premiers chapitres, on saisit la pluralité des relations sexuelles, amoureuses, amicales qui se tissent, tantôt de manière ponctuelle ou spontanée, tantôt plus officiellement. Dans cette utopie polyamoureuse, on fait l'amour à deux, à trois, parfois on s'endort seul et parfois à plusieurs, on se rend à cinq à des rencontres familiales, par solidarité, prêt-es à défier ensemble les airs perplexes des mononcles et des matantes. On prépare le souper à tour de rôle, on prend soin collectivement des chats, on se fait des câlins lorsqu'on se croise dans le corridor. Cette forme de non-monogamie n'est pas qu'un exercice d'écriture pour MP, elle correspond à sa « vision queer » du couple et du ménage, qu'elle défend ouvertement et cherche à reproduire dans sa propre vie. Encore une fois, son discours traduit un mélange inspirant de sens de la nuance et d'espoir. Elle me précise que, pour

elle, le polyamour est moins un idéal auquel tout le monde devrait aspirer qu'une ouverture à partir de laquelle il devient possible d'imaginer des diversités de modes de vie et de développer sa propre identité sans « appartenir » à qui que ce soit. « Je vois trop souvent des gens qui ne semblent pas bien dans leur situation de couple, qui endurent des rapports inégalitaires ou tout simplement des modes de vie qui ne leur conviennent pas avec l'idée, consciente ou non, qu'aucun autre modèle n'est possible. J'ai envie de leur dire qu'il existe mieux, infiniment mieux que ça, et que ce *mieux*, il faut se donner le droit de l'inventer et de l'exiger. »

*
**

Mettre en parallèle les témoignages d'une militante queer et d'une lesbienne radicale fait surtout voir la posture double, complexe qu'en viennent à adopter celles qui conçoivent la transformation des rapports de genre comme un réel changement de paradigme, qui prônent « une révolution, pas un réaménagement des consignes marketing », pour reprendre les termes employés par Virginie Despentès dans son célèbre *King Kong théorie*. Dans ces portraits transparents le travail de celles qui choisissent d'exposer publiquement leur vision d'un monde égalitaire, tout en travaillant à aménager des milieux précis où certain-es trouvent une légitimité qui leur est ailleurs difficilement accordée et peuvent forger leurs propres idéaux ; des espaces où vivre. Les centres lesbiens autogérés, les partys et les retraites queers, les familles choisies agissent peut-être comme des refuges, mais leur fonction n'est pas que consolatrice. Isolés et engagés à la fois, ces milieux constituent surtout des cellules de solidarité et de révolte à partir desquelles s'envisage radicalement le futur. ●

